

MARÉE HYNLE

REVUE DE PRESSE

2017

www.mareehaute.ca



PARFOIS, LA NUIT, JE RIS TOUT SEUL // 2017
THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
Spectacle déambulatoire



Crédit photo : Martin Girard

CRÉATION

Texte : D'après les œuvres de Jean-Paul DUBOIS
Dramaturgie / Mise en scène / Interprétation : Michel-Maxime LEGAULT, Marcel POMERLO
Assistance à la production / Régie : Étienne MARQUIS
Direction technique : Mathieu C. BERNARD
Décor / Costumes / Accessoires : Elen EWING
Conception lumière : David-Alexandre CHABOT
Conception sonore : Laurier RAJOTTE
Mouvement : Danielle LECOURTOIS

Représentations : Du 24 avril au 4 mai 2017
Première médiatique : Lundi 24 avril 2017



Crédit photos : Julie Rivard





PARFOIS LA NUIT, JE RIS TOUT SEUL : PÉRIPLÉ POÉTIQUE

Après un passage à Québec, les personnages créés par Michel-Maxime Legault et Marcel Pomerlo posent leurs valises à Montréal pour examiner les lieux et tenter de trouver réponses à leurs questionnements.

Présenté à l'automne à Premier Acte, à Québec, le spectacle Parfois la nuit, je ris tout seul varie en fonction du lieu: le duo y découvrait la scène, dépouillée, et en explorait ses recoins; au Quat'Sous, un parcours déambulatoire attend le spectateur. Les personnages nous invitent dans ce nouveau petit voyage en leur compagnie. «Ce sont des personnages qui veulent changer de vie, qui veulent connaître d'autres existences. On s'est dit pourquoi ne pas faire un duo de deux gars qui sont à la fois amis, peut-être frères, père et fils, copain de voyages, amants, peu importe, et qui décident de partir pour essayer de trouver un sens à leur vie, trouver quelque chose dans un grand voyage en Amérique?»

Voyageurs en quête de vérité, de leur vérité, de sens à leur traversée de l'Amérique, c'est un certain malaise existentiel qui guide les personnages vers cette pulsion de voyager, de voir de nouveaux paysages, d'aller chercher réponse ailleurs. Quatre textes principaux de **Jean-Paul Dubois**, quelques segments provenant de nouvelles et romans ainsi que des extraits de son dernier roman, La Succession, paru en 2016, auront servi aux créateurs pour constituer Parfois la nuit, je ris tout seul. Chroniqueur pendant de nombreuses années au Nouvel Observateur, Dubois a réalisé plusieurs articles sur l'Amérique avec sa plume d'écrivain, son point de vue européen et ses observations très lucides sur le continent et ses habitants. Auteur fort apprécié chez l'un comme chez l'autre, c'est **Michel-Maxime Legault** qui s'est d'abord risqué à utiliser un des textes de l'auteur pour la scène. «Au départ, j'ai fait l'exercice avec des étudiants du cégep où j'ai monté des extraits de Parfois je ris tout seul qui donnaient un objet théâtral quand même unique. Je me suis dit que ce serait bien d'en faire un truc professionnel. J'ai parlé à Marcel car je voulais faire un solo par rapport à ça. C'est lui qui m'a apporté l'idée d'un duo de chanteurs, acteurs et danseurs qui déambulent dans l'espace et cherchent un sens à leur vie à travers des objets théâtraux laissés sur place. Je trouvais ça assez pertinent dans cette parole, surtout le rapport à l'autre qui était très important».

Parfois la nuit utilise comme trame narrative les thèmes et éléments récurrents dans les écrits de l'auteur français. «Il y a son narrateur Paul, l'objet d'amour, la femme, qui est Anna et qu'on personnifie, le lien avec le chien, les parents, la mort des parents, la mort de façon plus générale, le voyage, le road trip, la fuite: tout ça revient dans presque tous ses romans, explique **Marcel Pomerlo**. Ce n'est pas une histoire psychologique, mais il est très possible de suivre la traversée de ces deux personnages-là, de ce duo qu'on a créé. En fouillant dans l'œuvre de monsieur Dubois, ça nous a permis de faire nos choix mais aussi de saisir la teneur, l'émotion qu'il y a dans ses livres, et ensuite de nous donner une liberté». Chant et danse ne manqueront pas de faire partie du spectacle avec Marcel Pomerlo et Michel-Maxime Legault qui dansent le tango, chantent, s'installent au piano, en plus d'être accompagnés d'une trame musicale qui évoque l'Amérique avec Dolly Parton et Elvis Presley, entre autres, et autres surprises musicales plus près d'ici.

C'est en longeant les couloirs, en explorant le hall et la scène du Quat'Sous que le spectateur est convié à une soirée théâtrale inclassable d'après les écrits de Jean-Paul Dubois, auteur qui «analyse beaucoup à la manière de Charles Bukowski, qu'il aime beaucoup, et de Woody Allen» dont les auteurs espèrent amener les spectateurs à découvrir davantage à la sortie du théâtre. «Le lieu entier devient théâtre. Comme la vie humaine pour Jean-Paul Dubois est du théâtre: c'est à la fois désolant et fascinant. Dubois a un sens de l'observation très précis, une grande lucidité et une extrême sensibilité aux êtres et aux choses. Il évoque à partir de petits moments quelque chose de presque philosophique sur le lien et l'attachement à l'autre. Tout pourrait être utilisé comme lieu théâtral puisque la vie est là».

Au Quat'Sous

Du 24 avril au 4 mai 2017

LE DEVOIR

Fournir de l'ombre aux œuvres



29 avril 2017 | Odile Tremblay | Actualités culturelles | Chroniques

L'autre soir, je marchais en frissonnant, rue des Pins, vers le Quat'Sous — c'était avant l'avènement inopiné de l'été — pour voir la pièce déambulatoire *Parfois, la nuit, je ris tout seul* de Michel-Maxime Legault et Marcel Pomerlo. Le tandem de metteurs en scène et d'acteurs jouait avec les mots de l'écrivain français Jean-Paul Dubois, tirés de trois ou quatre de ses récits. Ce spectacle-là, produit par le Théâtre de la Marée Haute, né à Québec, venait, au sens propre, cogner à la porte du Quat'Sous.

Du hall d'entrée, on voyait les deux gars avec bagages, perruques et manteaux de fourrure élimés s'agiter dehors avant de s'engouffrer parmi nous, en s'effeuillant de plusieurs pelures. Ces baladins tombés là apparemment comme des cheveux sur la soupe n'attendaient pas Godot mais rigolaient, déchiffrant le programme pour se mettre en train. Il n'y a pas d'histoire, nous a-t-on prévenus. Plutôt une invitation au voyage.



Photo: Cath Langlois

Une scène de «Parfois, la nuit, je ris tout seul» de Michel-Maxime Legault et Marcel Pomerlo.

À cause du blues de fin de saison flottant sur l'assistance, ce texte-là semblait faire écho à la mélancolie du public, qui s'appropriait le spleen des textes de Dubois, ses questionnements existentiels, ses embardées tragiques ou angoissées.

Souvent les gens vont au théâtre pour rire (d'ailleurs, ils rient hors propos à tout bout de champ), mais pas au Quat'Sous et pas pour ce spectacle-là, encore en selle jusqu'au 4 mai. Ça ne le rendait pas moins séduisant.

Les deux interprètes, déguisés ou pas, venaient livrer les confidences d'un personnage ou d'un autre, croqués en quelques scènes. On suivait un guide au long des étages du théâtre en grimpant les escaliers, croisant des lampes insolites posées sur les paliers, pour atterrir devant des plateaux successifs où d'autres textes, d'autres fragments d'existence s'animaient.

C'était mystérieux et touchant, avec des réflexions semées sur la mort, la solitude, l'absurdité de la vie, les désirs fous, la marginalité. Tout ça entre deux pas de tango, trois doigts de poésie, la chanson de Cohen *Dance Me to the End of Love*, l'ombre invisible d'une corde de pendu et des avions à prendre avec une vague envie d'y rester.

Le spectateur n'était même pas invité à tout comprendre, mais à changer de lieu en mêlant ses méditations à celles des clowns philosophes, pour enfourcher les détresses de notre époque où quelque chose d'essentiel s'est perdu.

Un vrai moment de théâtre, de jeu et de réflexions collectives nous était offert par ces deux artistes, maîtres d'une cérémonie intimiste où le spectateur se sentait privilégié d'avoir été convié.

Avec des bouts de tissu

Souvent, quand je me promène hors des grandes institutions, et sans enlever leur mérite aux temples culturels consacrés, je sens mieux vibrer l'esprit créatif du Québec avec sa faculté de créer la magie en saltimbanque à l'aide de quelques bouts de tissu, de trois perruques, de beaucoup d'imagination et de savoir-faire, comme le Cirque du Soleil à ses débuts.

La culture du divertissement a pris tellement de place dans nos sociétés que le public voit les artistes en privilégiés sur tapis rouge, sans déceler à quel point leurs oeuvres touchent d'abord les esprits au coin d'une rue, sur des scènes en accordéon, dans une galerie de quartier, ou devant quelques planches sur lesquelles des musiciens de la frange trouvent leur harmonie.

La plupart des artistes ne moissonnent pas la large audience ni ne roulent sur l'or. Mais c'est par eux que l'éveil culturel se joue souvent, aussi l'expérimentation, les audaces, ce quelque chose de précieux et de fragile qui passe la rampe et donne le frisson, comme devant *Parfois la nuit, je ris tout seul* en cette soirée frisquette.



Photo: Pedro Ruiz Le Devoir

Ils étaient quelques centaines lundi à manifester à la place d'Armes.

Dans le bas de laine

Au Quat'Sous traînait une affiche de la manifestation de lundi à Montréal, avec sur son carton les deux têtes rouges qui font la baboune sous le slogan « État d'urgence ». Quelques centaines de personnes issues du milieu des arts s'étaient rassemblées lundi à la place d'Armes pour demander de réinjecter des sous dans le bas de laine du CALQ (le Conseil des arts et des lettres du Québec), qui subventionne les projets d'artistes et d'écrivains. La vie et la mort des oeuvres en gestation passe beaucoup par cet organisme, au budget gelé dur depuis cinq ans.

Alors mercredi, quand l'Assemblée nationale, tous partis confondus, s'est levée pour réclamer en écho au ministre de la Culture Luc Fortin d'octroyer à ce CALQ-là des sommes supplémentaires cette année, on a trouvé que c'était bon signe.

Signe que des considérations supérieures prennent de temps en temps le relais des querelles partisans et des crocs en jambes politiques pour le bien commun.

Loin du fantasme qui fait rimer *glamour* des vedettes et création, une oeuvre (d'envergure ou pas) naît dans l'ombre, à travers des essais et erreurs. Elle tâtonne avant de se trouver, gâche du plâtre. Non, les subventions aux créateurs et aux organismes qui les abritent ne sont pas de trop.

La télé, en invitant souvent les mêmes têtes d'affiche bien cotées, égare les esprits. Ceux qui traitent ensuite les artistes d'assistés sociaux de luxe ne comprennent ni la précarité de leur condition — entre 24 000 \$ et 27 000 \$ de revenu annuel en moyenne ici — ni l'importance de leur rôle, en particulier dans ce monde en quête de repères.

Quand il ne jongle pas avec les nouvelles technologies, l'art invite à débrancher ses écouteurs, à éteindre son ordi pour participer à une réalité collective. Expérience désormais quasi révolutionnaire, survolant l'air du temps, donc sans prix.

Bien sûr, on souhaite qu'au-delà des considérations financières, les artistes prennent la rue pour inviter les gouvernements et la population à accorder plus d'importance à une culture qui menace de réduire ses disciplines sous le vent de la mondialisation. Des combats plus vastes sont à mener. Reste qu'en affamant les artistes, on endigue vraiment la sève d'une société.



« Parfois, la nuit, je ris tout seul » au Quat'Sous : ludique et unique

Théâtre

Dans le hall du Théâtre de Quat'Sous, les spectateurs guettent à la fenêtre deux hommes pour le moins farfelus sur l'Avenue Des Pins. Vêtus de fourrures, de perruques et de lunettes fumées, les personnages encombrés de bagages font leur entrée dans le théâtre sur des airs de rock'n roll. Ils scrutent les spectateurs qui les dévisagent à leur tour, intrigués. Du théâtre déambulatoire, voilà ce à quoi nous convient les acteurs, dramaturges et metteurs en scène, Michel-Maxime Legault et Marcel Pomerlo. Présentée d'abord au Théâtre Premier Acte à Québec, la pièce *Parfois, la nuit, je ris tout seul* est une production du Théâtre de la Marée Haute.

L'oeuvre a été inspirée par les écrits du romancier français Jean-Paul Dubois. Cinq titres ont été sélectionnés : *Parfois je ris tout seul*, *Vous aurez de mes nouvelles*, *Tous les matins je me lève*, *La vie me fait peur* et *La Succession*. Comme le mentionne Marcel Pomerlo dans un texte publié dans la revue Jeu, « la trame de ce spectacle, tout comme celle des romans de Dubois, n'est ni linéaire, ni psychologique, ni conventionnelle avec un début, un milieu et une fin logique. Elle se présente plutôt comme une sorte de géographie théâtrale du territoire humain ».

Exactement ce qui se dessine sous le regard amusé du public qui embarque à pieds joints dans cette expérience hors du commun! Les spectateurs n'ont qu'à suivre le guide. « *Follow the guide!* », répètent les deux complices pour entamer cette virée à travers le théâtre alors qu'ils ont joliment costumé leur régisseur d'une combinaison rouge pompier. Bien sûr, le public n'y voit que du feu (du moins au début), croyant que le jeune homme a été choisi aléatoirement parmi les spectateurs pour assurer ce mandat. Puis, le public sillonne les escaliers exigus, débouche sur la scène du théâtre et rejoint son siège. S'ensuivent alors diverses scénettes sans lien apparent qui naviguent entre absurdité, tragédie et humour noir.

Un homme demande à un camarade de le photographier devant l'arbre où son père s'est pendu, tout en adoptant des poses cocasses, traduisant ainsi une incongruité qui provoque des rires. D'ailleurs, la mort est un thème récurrent dans l'oeuvre de Dubois tout autant que le sens de la vie. Les personnages se questionnent sans émettre de réponses. Ils cherchent à changer le cours de leur existence, enfilant divers costumes, multipliant les rôles loufoques : vagabonds, couple de danseurs de tango, amants, clowns, etc. La musique et la danse occupent également une place prépondérante dans cette création. Ainsi, les airs de *Dance Me to the End of Love* de Leonard Cohen ou les pièces de Pauline Julien s'élèvent dans une bourrasque poétique qui fait rêvasser et emplit l'âme de légèreté.

Le succès de cette création réside dans le ludisme qui façonne chacun des tableaux. Notamment, la scène où le duo entrouvre une trappe dans le plancher de la scène. Un halo lumineux se dessine sur les visages des comédiens alors qu'ils plongent la main pour en ressurgir diverses lampes de forme aléatoire avec des abat-jours de style différent qu'ils disposent côte-à-côte, ce qui donne l'impression d'assister à la découverte d'un trésor précieux. Cette pièce peut exercer une réelle fascination chez le spectateur. Si la recherche d'un sens est parfois questionnable, il n'en demeure pas moins qu'elle ébranle la vision de la réalité et des chemins que nous décidons d'emprunter. À voir pour l'expérience unique!

– Edith Malo

Parfois, la nuit, je ris tout seul, une production du Théâtre de La Marée Haute présentée au Théâtre de Quat'Sous jusqu'au 4 mai.

leSoleil

Parfois, la nuit, je ris tout seul: flashes d'humanité



Flirtant toujours avec la mince ligne qui sépare le rire et le drame, Marcel Pomerlo et Michel-Maxime Legault se livrent à un jeu de ping-pong avec beaucoup de sensibilité avec les mots de Jean-Paul Dubois.

LE SOLEIL, YAN DOUBLET

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

(Québec) **CRITIQUE / «Bonsoir... Il n'y a pas d'histoire»**, stipule d'emblée le programme de la pièce *Parfois, la nuit, je ris tout seul*, qui s'est installée pour quelques jours à Premier Acte. Qu'on se le tienne pour dit! Le spectacle imaginé par Marcel Pomerlo et Michel-Maxime Legault à partir des mots de l'écrivain Jean-Paul Dubois tient de l'impressionnisme et du jeu, au premier sens du terme. Mieux vaut le recevoir avec le cœur plutôt qu'avec la tête pour en saisir la portée.

Installés dans la salle de Premier Acte, les spectateurs attendent le début de la représentation. Ils voient entrer, par la même porte qu'ils ont eux-mêmes empruntée quelques instants plus tôt, deux drôles de moineaux arborant fièrement la perruque frisée et le paletot de fourrure. Ils triment comme des itinérants une énorme quantité de sacs en tous genres, qui vont choir au milieu de l'aire de jeu. Et ils rigolent. Fort. De se trouver devant tant de gens, de lire ce qui est écrit sur le programme piqué à l'un d'eux. Ils rient à en tomber par terre. Puis, après un énergique exercice d'effeuillage qui les fait se débarrasser de plusieurs couches de vêtements aux styles disparates, la musique s'invite (celle de Mano Solo), ainsi que quelques pas de danse. Et nous voilà rendus ailleurs.

Des ailleurs, il y en a beaucoup dans ce spectacle qui ne reste jamais bien longtemps au même endroit. Dans sa création, le duo formé de Marcel Pomerlo et de Michel-Maxime Legault emprunte les mots de l'écrivain français Jean-Paul Dubois, pigés dans quelques ouvrages (*Tous les matins je me lève, Vous aurez de mes nouvelles, Parfois je ris tout seul et La succession*).

Sans s'embarrasser de contexte, les extraits s'entremêlent et des personnages, fragiles ou délirants (ou les deux!), se dévoilent en des *flashes* furtifs avant d'être zappés par d'autres. La rencontre ne dure que quelques instants, mais on a néanmoins l'impression de les connaître tant leurs confidences, pourtant souvent simples ou anecdotiques, les rendent vivants. De manière drôle, tendre ou candide, ils parlent beaucoup de mort et de solitude. Mais à travers tout ça, ils évoquent aussi grandement la vie : les interrogations immenses ou plus triviales qu'elle suscite, la difficulté de se plier aux normes qu'elle impose (des mendiants lucides ou d'absurdes danseurs de tango nous le rappellent) et ce qu'on laisse derrière quand elle nous quitte...

Flirtant toujours avec cette mince ligne qui sépare le rire et le drame, Pomerlo et Legault se livrent à ce jeu de ping-pong avec beaucoup d'aplomb et de sensibilité. Dans cette proposition où un spectateur en quête de repères concrets pourrait se perdre, ils ont su nous orienter dans leur mise en scène vers de beaux moments de poésie : ici une accumulation de lampes de table à la lumière chaude, là une confiance placée dans le pouvoir d'évocation de la musique. Disons qu'en cette semaine où le décès de Leonard Cohen résonne encore fort, l'utilisation de la chanson *Dance Me to the End of Love* a eu un effet pour le moins amplifié...

La pièce *Parfois, la nuit, je ris tout seul* est présentée à Premier Acte jusqu'à samedi.